

Dorota Szeliga
Université de Varsovie

LES INTENTIONS CACHÉES DES DEVISANTS DANS L'*HEPTAMÉRON* DE MARGUERITE DE NAVARRE

L'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre offre une excellente matière à l'analyse du problème des tensions tacites et voilées dont les auteurs se servent pour réussir la transmission de leurs idées au public. Cette œuvre, une des plus mystérieuses de la littérature renaissante, a suscité plusieurs discussions sur son ambiguïté. D'une part, certains critiques soulignaient autrefois la difficulté de concilier les motifs profanes, souvent licencieux, contenus dans ce recueil de nouvelles, avec l'ambiance spirituelle de la poésie religieuse de la reine ou de son théâtre. D'autre part, on a fini par admettre que son inspiration avait été plus complexe et que le désir d'éduquer avait déterminé le caractère de l'œuvre. Marguerite aurait concilié le divertissement mondain et l'édification morale, mais au prix de l'incohérence du texte¹. Bref, un vrai défi à ceux qui veulent comprendre les méandres des intentions des écrivains.

Dans son recueil dont la rédaction couvre probablement les dix dernières années de sa vie, Marguerite de Navarre essaie de présenter et d'analyser les mécanismes qui mènent à la reconstruction de la vérité, la Vérité contenue dans la Parole de Dieu et celle de l'individu, on pourrait dire, au quotidien. Son but principal est d'inciter le lecteur à la réflexion sur lui-même et de lui apprendre une bonne méthode à suivre, assurant le succès dans la démarche. Pour réaliser ses objectifs philosophiques et didactiques, la Reine a choisi un genre à la mode au début du XVI^e siècle – un recueil de nouvelles à cadre. Elle suit l'exemple de Boccace, mais veut écrire un recueil à sa manière, en modifiant deux éléments de base : la société conteuse est équilibrée (dans le *Décaméron* – sept femmes et trois hommes, dans l'*Heptaméron* – cinq femmes contre cinq hommes) et les nouvelles sont enrichies de débats qui suivent conséquemment chaque histoire.

¹ Cf. J. Rieu, « L'*Heptaméron* ou la médiation narrative », in : *Études sur l'« Heptaméron » de Marguerite de Navarre*, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Nice Sophia Antipolis, 1996, p. 59-72.

Quant à la méthode, Marguerite partage les visions de Rabelais et se propose d'enseigner en divertissant. Elle ne cache pas son engagement dans le mouvement évangélique et ses convictions religieuses sont bien visibles dans le texte. Elle veut pourtant que son enseignement soit agréable, elle ne veut pas dispenser de leçons fades et ennuyantes. Elle insiste sur le plaisir qui doit découler de l'activité de l'homme. Femme de lettres engagée, mais désintéressée – modèle qui n'est pas facile à réaliser. Le choix de la matière spirituelle est lourd en conséquences importantes : l'attitude évangélique exige du fidèle un engagement sérieux dans les problèmes religieux ainsi qu'une réflexion intellectuelle et théologique approfondie. De plus, il ne suffit plus de croire ; encore faut-il agir et appliquer les principes chrétiens dans la vie. Tel est l'enseignement d'Érasme et de ceux qui le suivent – Jacques Lefèvre d'Étaples ou Guillaume Briçonnet, maîtres à penser de Marguerite. Observer, dévoiler, expliquer, comprendre – telles sont les étapes de la connaissance qu'un homme sérieux doit parcourir. Marguerite a sans doute ses intentions ; dans l'*Heptaméron* il y en a qui sont exposées explicitement, il y en a d'autres qui ne sont pas facilement intelligibles. Mais va-t-elle jusqu'à la manipulation ? Elle veut connaître l'homme, dévoiler ses faiblesses, atteindre une vérité. Est-elle sincère avec le lecteur ? Quel enseignement veut-elle infiltrer dans son âme et son esprit ? Le fait-elle ouvertement ou à leur son ? Peut-être, au contraire, Marguerite veut-elle apprendre à son auditoire comment se défendre contre la manipulation des autres ?

La structure de l'*Heptaméron* permet à Marguerite de faire passer les messages de deux types : l'un intelligible, contenu dans les commentaires du narrateur, dans les histoires racontées par les devisants et dans leurs opinions exprimées pendant les débats ; l'autre implicite, qui se cache souvent dans les éléments formels et stylistiques du texte. La fonction de l'alternance des récits et des dialogues est essentielle pour le déchiffrement des intentions de l'auteur qui ne sont visibles parfois qu'à travers les intentions des devisants. Marguerite confère un grand rôle au point de vue. C'est grâce à la technique des dialogues consciemment organisés qu'elle en arrive à présenter les émotions humaines dans toute leur richesse, qui se laissent découvrir grâce à la liberté d'expression, la diversité d'opinions.

L'*Heptaméron* est souvent considéré en tant que l'un des premiers textes modernes. Il intrigue non seulement par certains récits plus ou moins intéressants pour le lecteur d'aujourd'hui, mais surtout par un élément nouveau à l'époque : un commentaire polyphonique qui accompagne chaque nouvelle. Selon Philippe de Lajarte, la modernité de ce recueil consiste dans « le statut nouveau que l'*Heptaméron* confère au discours narratif : celui d'un discours *instrumental* dont la fonction est de reproduire, le plus fidèlement possible, la réalité du monde extérieur (hétérogène au langage) »². L'alternance des récits et des dialogues

² Ph. de Lajarte, « L'*Heptaméron* et la naissance du récit moderne », *Littérature*, n° 17, 1975, p. 39.

constitue la spécificité du discours de l'*Heptaméron* et le critique attribue aux dialogues le statut d'un métadiscours.

Gisèle Mathieu-Castellani voit la modernité du recueil dans la transformation du modèle médiéval du récit. En faisant alterner régulièrement récits et commentaires qui « deviennent une composante textuelle à part entière »³, Marguerite s'éloigne de son parangon italien. Les débats sont d'importance capitale parce qu'ils doublent le récit et apportent une interprétation nuancée jusqu'à occuper parfois plus de place que le récit lui-même. Deux autres traits de la « modernité » c'est d'abord le principe que « nul n'impose son point de vue » et ensuite le droit au désaccord dont découle la possibilité de présenter des opinions contradictoires. G. Mathieu-Castellani attire notre attention sur le fait que le récit que propose Marguerite est marqué par « l'incessant questionnement ». En plus, l'introduction du motif du soupçon comme élément organisateur du discours provoque le démontage des traits caractéristiques de la nouvelle, à savoir la « vérité » des histoires et la sincérité du narrateur. Cette spécificité du récit reflète un changement de mode de pensée : « une tendance de l'esprit qui se caractérise par la défiance et s'oppose à la sotte crédulité, victime des apparences et des semblants, à l'aveugle confiance »⁴.

On se demande donc quelle est la profondeur de tous ces changements. Est-ce que l'auteur se limite à modifier la tradition narrative de la nouvelle ou va plus loin et véhicule les idées qui lui sont chères au moyen de procédés linguistiques beaucoup plus discrets, presque invisibles. Dans son article sur les influences des convictions spirituelles de la Reine et le type de la narration qu'elle avait choisi, Josiane Rieu, analyse « l'architecture de la narration »⁵. Inspirée par l'enseignement de Guillaume Briçonnet, Marguerite de Navarre comprend la littérature comme sa vocation et, en même temps, un moyen de diffuser le savoir sur le monde. Josiane Rieu précise : « Lire (ou écouter) les nouvelles déclenche un processus de dépassement, et le temps de la narration est supposé correspondre à un itinéraire intérieur chez le lecteur »⁶. La lecture doit enrichir l'homme, elle peut l'aider en plus à comprendre le monde dans lequel il vit. Ce monde se laisse découvrir par ceux qui savent l'observer et en déchiffrer les signes. Il y a donc une lecture, mais deux livres : l'un c'est la Bible, l'autre le monde créé par Dieu. L'homme qui veut comprendre la vie doit savoir lire le livre de la Nature où le Créateur a laissé un message. La reine de Navarre invite le lecteur non seulement à la lecture de son œuvre, mais aussi à une autre lecture, celle du monde, complexe et mystérieux. Josiane Rieu observe une relation étroite entre l'objectif de l'auteur et le style qu'il choisit dans les fragments narratifs :

³ G. Mathieu-Castellani, « L'*Heptaméron* : l'ère du soupçon », in : *Les Visages et les voix de Marguerite de Navarre*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 123.

⁴ *Ibid.*, p. 126.

⁵ Voir J. Rieu, *op. cit.*, p. 65-68.

⁶ *Ibid.*, p. 61.

La structure de la phrase dessine en fait une architecture de la lecture, en entrecroisant sans cesse le plan du récit de la nouvelle et celui de son interprétation. L'axe syntagmatique de la narration est coupé par des subordonnées qui opèrent un décrochement exégétique. Ainsi, la narration est grevée, surchargée de jugements qui aident à la lecture seconde⁷.

On peut donc voir dans le choix des techniques de style de Marguerite de Navarre le reflet de son intention délibérée et consciente. Ayant différencié le caractère des phrases des parties narratives dans les nouvelles et celles prononcées par les devisants, elle intervient dans la structure du discours qui n'est plus homogène. Ce procédé modifie la compréhension d'abord et l'interprétation ensuite.

Marguerite de Navarre se sert donc de méthodes bien subtiles qui ne se laissent pas apercevoir facilement. Il est intéressant de voir comment la reine intervient dans le texte en utilisant des mécanismes tacites. Les devisants, porte-parole de l'auteur, jouissent-ils d'une certaine autonomie ? Et quelles sont leurs intentions ? Le dessein de Marguerite est bien voilé, mais va-t-elle jusqu'à la manipulation ?

Nous partageons l'opinion de Josiane Rieu que « les débats structurellement semblent marquer des lieux intermédiaires entre les histoires et les jugements des lecteurs »⁸. En effet, les discussions entre les devisants définissent d'une certaine manière les champs de réflexion et préparent ainsi le lecteur à une méditation individuelle. Marguerite reste effacée, ne s'impose pas en tant que narrateur. Les devisants discutent librement et rares sont les situations où l'auteur commente leurs propos. Le rôle du narrateur se limite à préciser qui parle (« dist Longarine », « dist Dagoucien ») ou à qui on s'adresse, répond (« Géburon lui dist », « dist Parlamente à Saffredent », « ce luy dist elle »). Néanmoins, grâce à l'introduction des discussions et à la modification du modèle bocaccien, la reine contrôle mieux le message qu'elle fait passer dans son œuvre. Elle esquisse le chemin à parcourir et introduit d'abord le lecteur dans son propre univers de méditation car les devisants présentent différents points de vue et le lecteur s'initie avec eux à cette longue réflexion sur la condition humaine. Marguerite reste discrète en tant qu'auteur : dans les débats tout se joue comme au théâtre : les acteurs ont leur autonomie. Ils peuvent s'exprimer librement, entrer en conflit, lier des alliances, réaliser leurs vocations, faire savoir leurs idées. Le lecteur a l'impression d'assister à un fragment de la vie d'une société où les émotions jouent un grand rôle : les dialogues sont pleins d'allusions, parfois teintés de malice ou de raillerie. Marguerite veille sur l'authenticité de l'expression et laisse plusieurs éléments tacites, tout n'est pas dit. Parfois les devisants se taisent, parfois seule l'intensité du débat suggère que les relations entre les parties opposées peuvent avoir un caractère plus intime qu'on ne le pensait (par exemple, pour certains critiques tel est le cas de la relation entre Hircan et Nomerfide).

⁷ *Ibid.*, p. 67.

⁸ *Ibid.*

Dès le Prologue, le lecteur a l'opportunité d'observer les réactions des devisants qui mènent un certain jeu dont il ne connaît pas les règles ni la vraie signification. La société qui attend la réparation du pont abîmé par la crue des eaux s'abrite dans une abbaye au bout de plusieurs aventures, et essaie de bien passer le temps. À part la messe et l'analyse de la Bible qui ont lieu le matin, on veut aussi organiser raisonnablement le reste de la journée. Hircan propose : « pour après disner jusques à vespres, fault choisir quelque passetemps qui ne soit dommageable à l'ame, soit plaisant au corps ; et ainsy passerons la journée joieusement »⁹.

Oisille, la dame la plus âgée et la plus digne, trouve « qu'il falloit remectre cest affaire à la pluralité d'opinions » et prie Hircan d'être le premier opinant. Il présente son avis, mais profite de la parole pour se lancer dans des allusions que seule sa femme peut comprendre ; et Marguerite joue sur cette ambiguïté :

« Quant à moy, dist-il, si je pensois que le passetemps que je voudrois choisir fust aussi agreable à quelcun de la compaignie comme à moy, mon opinion seroit bientost dicte ; dont pour ceste heure je me tairay et en croiray ce que les aultres diront ». Sa femme Parlamente commença à rougir, pensant qu'il parlast pour elle, et, un peu en collere et demy en riant, luy dist : « Hircan, peult estre celle que vous pensez qui en devoit estre la plus marrye auroit bien de quoy se recompenser s'il luy plaisoit ; mais laissons là les passetemps ou deux seullement peuvent avoir part et parlons de celluy qui doibt estre commun à tous » (p. 8-9).

On décide donc de choisir un passe-temps convenable à tous ; il s'engage cependant un jeu entre deux protagonistes qui va continuer tout au long de l'œuvre. Parlamente propose le programme suivant :

Et s'il vous plaist que tous les jours, depuis midy jusques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré le long de la riviere du Gave, où les arbres sont si foieilles que le soleil ne sçauroit percer l'ombre ny eschauffer la frescheur ; là, assiz à noz aises, dira chascun quelque histoire qu'il aura veue ou bien oy dire à quelque homme digne de foy. Au bout de dix jours aurons parachevé la centaine ; et, si Dieu fait que notre labeur soit trouvé digne des œilz des seigneurs et dames dessus nommez, nous leur en ferons present au retour de ce voiage, en lieu d'ymaiges ou de patenostres, estant assurée que si quelcun trouve quelque chose plus plaisante que ce que je deys, je m'accordeay à son oppinion (p. 10).

C'est la dernière phrase qui est particulièrement intéressante : Parlamente, sans critiquer ouvertement l'habitude d'offrir des images et des patenôtres en tant que cadeaux du voyage-pèlerinage, invite la compagnie à faire « quelque chose plus plaisante », c'est-à-dire un recueil de cent nouvelles. Or cette proposition, bien évidemment, n'est pas neutre du point de vue idéologique. On connaît les discussions des évangéliques sur les formes extérieures de la foi – cette tradition populaire, simple et gestuelle, fondée sur les rites, ne leur convient pas. Les animateurs des nouveaux courants en appellent à l'intériorisation de la foi, à la lecture approfondie de la Bible et à l'expérience individuelle de la méditation.

⁹ Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, éd. M. François, Paris, Garnier, 1967, p. 8. Toutes les citations proviennent de cette édition. Dans la suite, les pages sont indiquées entre parenthèses.

Là, il n'y a pas de conflit : toute cette petite société, malgré les différences d'opinions sur plusieurs problèmes, croit aux mêmes principes.

Un autre trait qui caractérise les devisants c'est leur curiosité, le désir de savoir. On a beaucoup parlé de l'importance des motifs du soupçon et de la dissimulation dans l'*Heptaméron*¹⁰. En effet, ces motifs non seulement structurent l'œuvre, mais aussi la placent dans la catégorie des textes qui sont au carrefour de réflexions philosophiques, théologiques, psychologiques et esthétiques et qui analysent les problèmes fondamentaux pour la nouvelle sensibilité religieuse au moment de la transformation. Cette curiosité des devisants se rapproche de celle définie dans « L'Épicurien », le dernier colloque d'Érasme publié en 1533, où l'auteur se propose de prouver les affinités entre l'épicurisme bien compris et le christianisme authentique. Hédon (celui qui cherche le plaisir), l'adversaire de Spudée (l'homme sérieux), analyse le besoin de l'homme d'observer le monde.

Hédon : Peut-on imaginer spectacle plus magnifique que la contemplation de notre univers ? Les hommes aimés de Dieu en jouissent beaucoup plus que les autres. Quand ceux-ci contemplent d'un regard curieux cette œuvre admirable, leur cœur est angoissé de ne pouvoir toujours comprendre les causes de nombreux phénomènes¹¹.

Nous apprenons donc que Dieu accorde une joie particulière aux hommes qui contemplent le monde et que cette activité peut leur apporter de la joie mais aussi de l'angoisse. Le désir de savoir qui ne peut pas être assouvi provoque la tristesse et l'inquiétude. Hédon dans la suite du colloque propose une voie qui permet de dépasser cette difficulté. Le remède à l'angoisse de l'existence imparfaite c'est la piété :

Hédon : Donc à moins de vivre dans la piété, c'est-à-dire de jouir des véritables biens, personne ne mène une vie de délices. Or seule la piété procure à l'homme le bonheur, car elle seule unit l'homme à Dieu, source du souverain bien¹².

Les devisants, et avant tout Oisille et Parlamente, adoptent la même attitude devant le monde qui est si difficile à déchiffrer. Elles ne renoncent pas à dévoiler les masques, à mettre en évidence les dissimulations, mais là où elles se trouvent impuissantes à comprendre l'autre, elles s'abandonnent à Dieu. Parfois, lors d'une discussion, apparaissent des éléments discrets mais significatifs qui permettent au lecteur de comprendre le caractère des relations entre les devisants. Prenons le cas du débat après la Nouvelle 5 de la Première journée. Géburon raconte l'histoire d'une simple mais brave batelière dont deux cordeliers ont voulu abuser. Cependant cette femme non seulement s'est sauvée de leurs mains, mais elle a réussi aussi à les traduire en justice. L'histoire a déclenché une discussion sur la

¹⁰ Voir G. Mathieu-Castellani, *op. cit.* Voir aussi idem, *La Conversation conteuse. Les Nouvelles de Marguerite de Navarre*, Paris, PUF, 1992 ; N. Cazauran, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Paris, SEDES, 1976.

¹¹ Érasme, « L'Épicurien », in : *Éloge de la folie. Adages. Colloques*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 384-385.

¹² *Ibid.*, p. 378.

vraie simplicité de la foi, sur la possibilité ou l'impossibilité d'aimer les cordeliers. Et tout à coup l'échange de propos se fait beaucoup plus personnel :

Nomerfide dist tout hault : « Ha, par ma foy, vous en direz ce que vous voudrez, mais j'eusse myeulx aymé estre gectée en la riviere que de coucher avecq ung Cordelier ». – Oisille luy dist en riant : « Vous sçavez doncques bien nouer ? » Ce que Nomerfide trouva bien mauvais, pensant qu'Oisille n'eut telle estime d'elle desiroit ; parquoy luy dist en colere : « Il y en a qui ont refusé des personnes plus agreables que ung Cordelier, et n'en ont poinct faict sonner la trompette » (p. 37-38).

Le lecteur assiste donc à une analyse des intentions mise en pratique. Cette fois il ne s'agit pas d'interpréter les motifs du comportement des héros des nouvelles, mais ceux des devisants qui aspirent à savoir déchiffrer la vérité. Oisille n'a pas épargné sa jeune amie et elle a appliqué la même méthode pour arriver à la vérité de ses motifs. Nomerfide s'est sentie blessée d'où sa réponse un peu nerveuse. On peut se demander s'il y a dans ce dialogue quelques intentions cachées. Cette fois le narrateur intervient et explique les motifs de la réaction de Nomerfide. Mais Oisille ? Elle n'a pas blessé la jeune femme pour son plaisir, ce n'est pas dans son genre – elle aime les gens et essaie de comprendre tout le monde. Cependant Oisille, femme sage et connaissant la vie, veut probablement sensibiliser Nomerfide à ce que chacun qui observe et juge peut très vite se retrouver dans une situation où lui-même est observé et jugé. En plus, elle semble dire que les membres de cette petite société ne doivent pas oublier ce que c'est que la modestie et l'humilité, deux principes de foi profonde et sincère. Les devisants veulent connaître les motifs du comportement des hommes, les vrais motifs.

La dissimulation est l'un des thèmes majeurs de la première génération des humanistes. Le soupçon naît, quand il y a une dissimulation¹³ et la dissimulation constitue un élément inhérent à la vie. On retrouve ce motif notamment dans le Prologue du *Gargantua* où Rabelais analyse les nuances entre deux attitudes symbolisées par les verbes « être » et « paraître ». Dans l'*Heptaméron*, la dissimulation permet de rendre secrètes les intentions des héros des nouvelles, mais elle est aussi une source de souffrances, un moyen de tromper les autres, le plus souvent une femme (parfois un homme) qui est engagée émotionnellement.

Comment juger ce comportement, la dissimulation est-elle bonne ou mauvaise ? C'est le thème récurrent du recueil. Marguerite pose des questions sur les relations entre le discours et la réalité, comme Rabelais elle examine les possibilités qu'offre le texte littéraire et, comme lui, elle s'intéresse vivement à la dimension didactique des œuvres.

En effet, on peut distinguer trois grands problèmes qui attirent l'attention de Rabelais, Marguerite et d'autres auteurs qui suivaient le chemin de réflexion fixé par Érasme et qui retrouvaient sa réalisation dans l'évangélisme et le néoplatonisme. D'abord c'est le principe socratique « connais-toi toi-même » si prisé

¹³ Parfois les héros de nouvelles dissimulent leur mauvais état de santé ou leurs sentiments qui peuvent causer des problèmes. On peut se demander si dans ces cas le fait de cacher la vérité est mauvais ou, bien au contraire, digne d'estime comme un signe de la maîtrise de soi-même.

à la Renaissance qui exige de chacun une autoanalyse approfondie. Ensuite, le problème du choix d'un modèle de vie : être ou paraître, vivre dans la lucidité, la vérité, ou faire semblant, prendre des masques. Le troisième problème est lié à la définition de l'être humain. L'idéal proposé par Jean Pic de la Mirandole et Érasme veut que l'homme soit sincère envers Dieu et envers lui-même, il doit vivre dans la vérité et aspirer toujours à la perfection, sinon il dégénère. La liberté engage l'homme à prendre la responsabilité de ses actes. Mais l'homme vit un drame parce que lui seul, sans aide de Dieu, n'est pas capable de déchiffrer la vérité, il est condamné à vivre dans l'incertitude. Il doit cependant faire un effort héroïque pour connaître la vérité sur lui-même et sur le monde qui l'entoure.

Marguerite de Navarre, comme Érasme ou Rabelais, croit au bonheur qui résulte de l'engagement spirituel de l'homme. Elle valorise la rencontre des êtres imparfaits qui mènent leurs jeux, prennent des masques, nourrissent des intentions cachées, mais en même temps sont capables de dépasser leurs limites pour connaître la vérité sur eux-mêmes et sur les autres. Elle apprécie bien cet effort héroïque de l'homme qui, au nom des valeurs transcendantes, combat ses faiblesses, renonce à son égoïsme et retrouve ainsi sa dignité. Dans l'optique de la reine, cet acte n'est jamais possible sans la grâce de Dieu ni sans la reconnaissance de l'impuissance de l'homme par lui-même.

Les devisants mènent leurs débats qui sont tantôt courts, tantôt longs et vifs. On peut en déduire sans doute l'importance des problèmes soulevés. La Nouvelle 14 de la Deuxième journée, dont le thème touche les questions d'amour et les relations entre les deux sexes, est suivie d'une discussion animée. À la fin, Simontault propose une solution simple et honnête qui devrait clore le débat :

« – Le mieulx que je y voye, dist Simontault, c'est que chacun suyve son naturel. Qui ayme ou qui n'ayme poinct le monstre sans dissimulation ! – Pleust à Dieu, ce dist Saffredent, que ceste loy apportast autant d'honneur qu'elle feroit de plaisir ! » Mais Dagoucain ne se sceut tenir de dire : « Ceulx qui aymeroient mieulx mourir, que leur volonté fust congneue, ne se pourroient accorder à vostre ordonnance ? – Mourir ! ce dist Hircan ; encor est-il à naistre le bon chevalier qui pour telle chose publicque voudroit mourir. Mais laissons ces propos d'impossibilité, et regardons à qui Simontault donnera sa voix (p. 115).

Cependant, comme on le voit, d'autres compagnons ne sont pas prêts à accepter facilement sa proposition et continuent la polémique. Cela est d'autant plus intéressant que, dans d'autres débats, Hircan lui-même partage l'opinion de Simontault que le comportement naturel est le meilleur. Pourquoi donc ce différend ? On pourrait y voir d'une part l'émergence des tensions entre les devisants qui veulent se présenter devant les dames comme les seuls gagnants, d'autre part, un essai d'exploiter le thème à fond pour prouver son habileté dans le débat intellectuel.

Les discussions prouvent que l'homme n'est pas capable de prononcer un jugement exact sur son semblable. Marguerite montre qu'on peut se rapprocher de la vérité sans jamais être sûr de l'atteindre. Car il y a toujours des intentions

cachées, bonnes ou mauvaises, qu'on n'arrive pas à découvrir. Et cette incertitude affaiblit le poids du jugement. Dans l'optique d'un partisan de l'évangélisme, où *sola fide* et *sola gratia* définissent le point de vue, l'impossibilité du jugement définitif n'est pas dramatique. C'est Dieu, le seul repère transcendant, qui assure à la vie de l'homme harmonie et équilibre. Marguerite de Navarre met en évidence la richesse de la réflexion humaine qui découle de la pluralité des opinions, mais en même temps elle en dévoile toutes les limites.

Comme les traducteurs renaissants qui font un effort pour bien séparer le texte traduit du commentaire, Marguerite distingue l'histoire de l'interprétation. Grâce à ce procédé elle invite le lecteur à suivre l'exemple de la « société conteuse », exemple d'autant plus tentant qu'il montre comment conserver l'autonomie dans le débat. Le message est intelligible : c'est dans la confrontation des opinions que naissent les idées les plus avancées. Marguerite avec ses devisants offre au public un spectacle où ils dévoilent les mécanismes de la dissimulation. C'est dans les débats que le lecteur est censé déchiffrer les intentions des devisants. La polysémie proposée par la reine, sans exclure complètement la possibilité de manipulation, donne plus de chance au lecteur de retrouver sa liberté dans le choix. Cette attitude de confiance dans les facultés intellectuelles du public est à la fois renaissante et moderne.

Dorota Szeliga

UKRYTE INTENCJE NARRATORÓW W *HEPTAMERONIE* MAŁGORZATY Z NAWARRY

Heptameron Małgorzaty z Nawarry jest utworem wielopoziomowym i polifonicznym. Pracę nad dziełem, francuskim odpowiednikiem *Dekameronu* Boccaccia, przerwała jej śmierć w 1549 roku. Autorka odeszła w sposób znaczący od pierwowzoru: po pierwsze równoważąc proporcje płci w dziesięcioosobowej grupie odciętej od świata z powodu powodzi (w *Dekameronie* 7 kobiet i 3 mężczyzn, w *Heptameronie* 5 kobiet i 5 mężczyzn), po drugie wzbogacając tekst o niezwykle interesujące debaty filozoficzno-teologiczne toczone po każdej noweli przez członków tej społeczności. Dyskusje umożliwiły przedstawienie w sposób bogaty i pogłębiony wielu problemów i dylematów moralnych ówczesnego społeczeństwa w duchu nowych prądów: ewangelizmu i neoplatonizmu. Pisarka używa całej palety środków (struktura utworu, różnicowanie tematyki, środki stylistyczno-leksykalne) w celu zachęcenia czytelnika do wspólnych rozważań nad ludzkim losem, a debaty stanowią pośrednie ogniwo między lekturą jako obserwacją a interpretacją. Dynamiczne dyskusje uświadamiają, jak różnorodne mogą być opinie w tej samej sprawie i że niemożliwe jest ostateczne osądzenie działań człowieka, ponieważ nie można mieć pewności co do intencji, którymi się kieruje. Polifoniczność *Heptameronu* powoduje, że pomimo wyraźnych celów edukacyjnych utwór nie mężczy czytelnika łatwym dydaktyzmem.

